

TRADUIRE GEORGE ORWELL

› Frédéric Verger

George Orwell étant devenu l'objet d'un culte bizarre, il est logique que chaque nouvelle traduction déclenche des querelles d'exégèses où l'on veut croire que le sublime se joue dans l'infime.

En 2018, la retraduction de *1984* par Josée Kamoun (1), destinée à remplacer celle d'Amélie Audiberti parue en 1950, avait déclenché une volée de compliments et de critiques. Les compliments avaient fleuri dans la grande presse, les critiques dans des parutions confidentielles, bonheur tempéré par l'impression que les complimenteurs l'avaient lue avec négligence tandis que les critiques l'avaient scrutée avec tout le zèle de la malveillance.

La troisième traduction chez Gallimard, celle de Philippe Jaworsky dans le nouveau volume de la « Pléiade » (2), veut dépasser ces querelles avec une équanimité qui va jusqu'à les ignorer et nous propose la synthèse dialectique, finale espérons-le, d'un processus proliférant dont la productivité menaçait de faire honte aux officines de réécriture d'Océania.

D'abord, le temps de la narration : Josée Kamoun avait cru bon d'utiliser le présent au lieu du prétérit d'origine, sans doute pour rendre le récit plus vivant. La traduction élégante, vive, de Jaworsky montre que c'était inutile. Toutes les traductions du volume sont d'ailleurs remarquables par la souplesse et la justesse de leur rythme en français. Celles des essais présents dans ce même volume rendent parfaitement la vigueur, l'intelligence et la clarté d'Orwell essayiste, notamment dans le merveilleux « Politique et langage », si délicat à traduire.

Une des polémiques qu'avait soulevée la nouvelle traduction tenait aussi aux nouvelles versions des termes spécifiques de la langue d'Océania. Bien qu'il soit devenu un mot du langage commun, Josée Kamoun n'avait pas repris le fameux « novlangue » pour désigner la nouvelle langue que tente de construire le parti aux commandes, *newspeak* en anglais, et l'avait remplacé par « néoparler » pour rester plus près du sens de *speak*. De même elle avait transformé « la police de la pensée » (*thoughtpolice* dans l'original) par « mentopolice », « délit de pensée » en « mentocrime ». Le professeur Jaworsky met de l'ordre dans ce chahut linguistique en rappelant la logique qui doit présider à la traduction : c'est qu'il existe en réalité deux lexiques sortant de la langue ordinaire en Océania : d'une part le *newspeak* en cours d'élaboration, qui vise à réduire la langue à « quelques besoins d'expression élémentaires » à partir de modules de base, de racines, et d'autre part, une sorte de langue intermédiaire, faite de raccourcis et de connexions de mots courants. Dans la première catégorie (la novlangue du bon vieux temps), on trouve *newspeak* et *doublethink*, dans la seconde *thoughtpolice* et *thoughtcrime*. Voilà pourquoi Josée Kamoun était sur la bonne voie en traduisant « néoparler » et « doublepensée » mais le *newspeak* ne se construisant qu'à partir de racines élémentaires, elle aurait dû pousser l'audace jusqu'à « néoparle » et « doublepense ». En revanche Josée Kamoun errait en traduisant « mentocrime » et « mentopolice » comme s'ils étaient du *newspeak* alors qu'ils ne sont que de la langue intermédiaire et c'est Amélie Audiberti qui était dans le vrai avec ses « police et délit

Frédéric Verger est professeur agrégé de lettres. Il a publié *Arden* (Gallimard, 2012) et *Les Rêveuses* (Gallimard, 2017),

de pensée ». On espère que Philippe Jaworsky, dont le travail critique est un modèle d'intelligence, de sérieux et d'érudition, ne se vexera pas si l'on dit qu'il fait souvent penser à un astrophysicien employant toute sa science à mesurer le firmament d'une toile peinte de théâtre. Orwell n'est ni Wittgenstein ni Borges, sa langue inventée n'a ni la profondeur logique d'élaboration qu'aurait pu lui donner le premier ni la richesse poétique d'imagination dont aurait pu l'orner le second (ou Swift, qu'Orwell admirait tant). C'est un artefact littéraire assez simple et dont la valeur et la force résident justement dans cette simplicité, cette immédiateté presque publicitaire qui frappe l'imagination des lecteurs les moins intellectuels. Et en ce sens, malgré toutes les erreurs qu'elle véhicule, la traduction de *newspeak* en « novlangue », qui a connu le succès que l'on sait, correspondait à l'intention politique d'Orwell d'introduire un mot qui fasse apparaître un problème politique et social dans la pleine lumière des représentations communes (ce qui, quoi qu'on pense des mérites du roman, n'est pas rien). « Néoparle » aurait-il eu la même force ? (Et pourquoi d'ailleurs « néoparle », pourquoi pas « nouvoparle » ? pourquoi des gens obsédés par la simplification utiliseraient-ils un préfixe savant ?) Cette intuition de la traductrice originale apparaît aussi dans son choix, très surprenant pour l'époque, de ne pas traduire *Big Brother*. En toute raison, Philippe Jaworsky traduit « Le Grand Frère vous surveille ». Mais la force sonore, publicitaire du slogan anglais disparaît et l'on sent bien que c'est elle qui a fait le succès de la formule, plus que n'aurait pu le faire la version française et son relent de pensionnat.

Une autre querelle de traduction, la plus intéressante, qu'avait suscitée celle de Josée Kamoun avait trait à un passage particulier à la fin du chapitre VII. Winston, se confiant au journal qu'il vient d'entreprendre parce qu'il a l'illusion d'avoir enfin trouvé quelqu'un susceptible de le lire, écrit : « *Freedom is the freedom to say that two plus two make four. If that is granted, all else follows.* » Après « La liberté, c'est la liberté de dire que deux et deux font quatre », Josée Kamoun avait traduit la seconde phrase par « Qu'elle soit accordée, tout le reste suit. » On lui a reproché – notamment M. Rosat dans la revue en ligne *En attendant Nadeau* (3) – de trahir la pensée d'Orwell : « elle »

renvoyant à la liberté, la traduction signifierait que ce qui est important, c'est la liberté d'expression, la liberté de dire le vrai, alors qu'en réalité ce que voudrait dire Winston ou Orwell, c'est que le point fondamental n'est pas tant la liberté d'expression que la possibilité même d'accéder au vrai, de ne pas rejeter le témoignage de nos yeux et de nos oreilles, pour éventuellement pouvoir le dire. Dans l'original, *that* renverrait au fait que deux plus deux font quatre et non pas à la liberté de dire ce qu'on pense, quel que soit le contenu de cette opinion. Cette discussion est bien plus intéressante que la précédente, même si on peut estimer que le procès fait à Josée Kamoun est un peu injuste puisque, après tout, « elle » peut renvoyer non pas à la liberté en général mais à la liberté de dire que deux et deux font quatre. D'ailleurs l'utilisation de *that* par Orwell ne semble pas aussi absolument dépourvue d'ambiguïté que M. Rosat semble le croire et *a contrario* je ne crois pas que l'emploi de *it* aurait absolument interdit de comprendre la phrase comme il le fait. C'est le contexte qui lui donne raison plus que la grammaire. D'ailleurs la traduction de Philippe Jaworsky comme l'originale vont plutôt dans ce sens puisqu'il rend le passage par « Cela étant admis... ». Mais s'il ne fait guère de doute à cause du contexte que Winston exprime bien l'idée que la liberté essentielle est celle d'accéder à la vérité, est-ce le dernier mot d'un roman qui n'est à ce moment-là arrivé qu'au tiers du récit? La suite ne va-t-elle pas montrer que les choses sont moins simples qu'il le croit à ce moment? C'est la question sur laquelle s'est penché Richard Rorty dans un passage de *Contingency, Irony and Solidarity* (4) qui est sans doute l'analyse la plus intelligente et profonde de 1984. Car qu'en est-il de l'accès à la vérité? Dans ce passage, Winston pense aux vérités mathématiques ou physiques ou encore à ces événements historiques qu'il est chargé d'éliminer de la mémoire nationale. Mais qu'en est-il des vérités morales? Ne pouvant se fonder sur le même type de certitude qu'une vérité mathématique, elles ont toujours une dimension sociale parce qu'elles vont dépendre d'une certaine forme de socialisation et une dimension subjective parce qu'elles n'ont pas d'autre lieu d'existence que la conscience individuelle. Orwell était fasciné par ce thème. À sa manière, il semble avoir été un relativiste, qui ne croyait

pas qu'en dernier recours les valeurs normatives aient d'autre origine que la culture et l'éducation : dans les essais sur la littérature présents dans le volume de la « Pléiade », il affirme ainsi qu'il est impossible de définir de façon objective et universelle la qualité esthétique d'une œuvre que nous éprouvons subjectivement. Or ce qu'O'Brien, dans la suite du roman, va tenter de détruire chez Winston, ce n'est nullement sa conviction de la vérité objective que deux et deux font quatre mais sa conviction morale qu'affirmer une vérité objective ou faire preuve de loyauté sont des valeurs éthiques supérieures à celles que prône le Parti. Peu importe qu'on ait la possibilité de penser qu'objectivement deux et deux font quatre si on accepte que le fait de dire que deux et deux font cinq est moralement préférable. Pour que Winston en soit convaincu, O'Brien va l'humilier jusqu'à détruire l'idée qu'il se faisait de lui-même comme pouvant toujours dire la vérité ou refuser de trahir. Aucun homme que la torture a forcé à trahir ne peut plus croire en la loyauté. Et à partir de là s'effondre la croyance même en le fait qu'il existe des vérités morales objectives, extérieures à la subjectivité, qui ne pourront jamais être détruites ou transformées. Ce qu'une société a produit, une autre pourra le défaire. La croyance qu'il existerait des vérités morales objectives qui nous permettraient d'échapper au dressage et à la transformation sociale des mentalités est dangereuse car elle nous empêche de voir que le monde de demain peut ressembler à celui d'O'Brien sans qu'aucune vérité morale objective puisse renaître pour nous en sauver. Voilà, selon Richard Rorty, la morale simple et terrible de *1984*.

Culte bizarre, disais-je, que celui dont Orwell est devenu l'objet car on éprouve parfois le sentiment que ses thuriféraires adorent une image inversée de ce qu'il fut : non pas un idéaliste qui poserait des valeurs immortelles mais un empirique qui veut nous tirer de l'illusion mortelle qu'elles le sont.

1. George Orwell, *1984*, traduit par José Kamoun, Gallimard, 2018.

2. George Orwell, *Œuvres*, édition dirigée par Philippe Jaworski avec la collaboration de Véronique Béghain, Marc Chénétier et Patrick Repousseau, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 2020.

3. Jean-Jacques Rosat, « 1984, une pensée qui ne passe pas », *En attendant Nadeau*, 5 juin 2018, <https://www.en-attendant-nadeau.fr/author/jean-jacques-rosat>.

4. Richard Rorty, *Contingency, Irony and Solidarity*, Cambridge University Press, 1989.